

INTRODUCTION

LES STRATIFICATIONS CULTURELLES DE L'IMAGINAIRE OCCIDENTAL

DE L'EUROPE À L'OCCIDENT : ALLER ET RETOUR

L'Occident n'est pas géographique, mais culturel

L'étymologie la mieux reconnue de l'Occident trouve sa place en Mésopotamie antique : les mots *Asu* et *Erebu* désignent, en akkadien, respectivement le côté du soleil levant et du soleil couchant. C'est de là que viendraient les dénominations ultérieures de l'Europe et de l'Asie. De ce point d'origine oriental, l'Occident, c'est d'abord l'Europe qui, exportant son influence vers son propre occident, a investi l'Amérique, avec d'autres territoires. La culture européenne, passant de l'autre côté de l'Atlantique, s'est transformée à l'époque moderne et, par effet de miroir, est revenue investir, sous influence américaine, son lieu d'origine. C'est dans cet aller-retour que s'est constituée cette partie culturelle du monde appelée l'Occident.

Le terme d'Occident, ou Couchant, s'oppose, par son sens même, à l'Orient, le lieu du lever de soleil. Ces mots qui, dans leur acception

générale, renvoient au mouvement du soleil tel qu'il apparaît dans le ciel terrestre, n'ont aucune pertinence, en tant que lieux, si on ne les définit pas par rapport à un point d'observation. Ils désignent, dans le parcours apparent du soleil dans le ciel observable à partir de la terre, le point d'horizon visible de son lever et celui de son coucher, mais ne peuvent s'appliquer à aucun emplacement terrestre défini, en raison de la rotation de la terre. L'emplacement où le soleil se couche, comme celui du Levant, varie selon la localisation du point d'observation. L'horizon du soir est celui du matin aux antipodes. L'Asie est orientale pour un Européen, mais placée en Occident, côté du soleil couchant, pour un Américain. Ce n'est donc pas par des caractéristiques géographiques qu'on pourra donner un sens à ce terme.

Ce terme d'Occident, dans l'emploi que nous en faisons, est lié à la géographie humaine, à une histoire de peuples géographiquement et culturellement définis : il prend naissance à partir de l'Europe. C'est donc de l'Europe que nous aurons d'abord à parler. Toute civilisation s'est estimée être le centre du monde, entre un orient et un occident. Dans la Grèce antique, est barbare ce qui n'est pas grec : l'Orient, placé en Asie, renvoie à des cultures différentes, qui peuvent être compréhensibles, comme celle des Phéniciens, différentes et arriérées, comme celles des peuples barbares des plateaux, ou différentes et menaçantes, comme celle des Perses. Lorsque Rome s'établit capitale d'un empire qui recouvre toutes les rives de la Méditerranée, des colonnes d'Hercule à l'empire des Parthes, du Danube aux terres africaines désertiques de Cyrénaïque ou de Maurétanie, la ville capitale se pense à son tour comme centre du monde ancien. La première grande division s'effectue entre un Empire romain d'Orient et un autre d'Occident, qui auront, à partir de la tétrarchie, et avec quelques modifications temporaires, leur gouvernement propre. Lorsque le christianisme s'impose sur les terres d'Empire, d'Orient en Occident, il rétablit une relative unité sur un plan spirituel, malgré le choix différent des langues (grec ou latin) et des usages. Mais une fracture, après quelques siècles de frictions, s'établit à nouveau sur les bases mêmes de la division de l'Empire : Rome contre Constantinople, des églises orientales et une église

latine, romaine au sens strict du terme, qui s'appuie sur un empire un temps reconstitué en Occident. Pour l'Europe médiévale, à la suite de l'expansion arabe, l'Orient, c'est l'Asie, investie par l'Islam. Bientôt la culture arabe devient, pour le désigner, plus importante que son emplacement géographique. L'orientalisme englobe les pays d'Afrique, bien que situés au Sud ou à l'Ouest, comme le territoire des Maures, mais passés sous influence musulmane.

L'Europe, origine et noyau expansif de l'Occident

La notion de culture occidentale prend donc pour point d'origine l'Europe, et se définit essentiellement par opposition à un Orient, qui est autre, extérieur et généralement ennemi. À l'intérieur même de l'Europe, on distingue une partie orientale et occidentale, qui reste unie par des points communs, mais que séparent plus que des nuances. Ces deux caractéristiques relativisent la notion d'Occident, en lui fixant un point d'origine et des frontières. Au-delà du *limes* romain, le nom d'Europe s'est étendu sur des espaces plus vastes, vers le Nord et vers l'Ouest, recouvrant l'ensemble des peuples convertis au christianisme, que définit le terme de « chrétienté ». Mais cet ensemble reste limité et défini. L'universalisme, dont la culture chrétienne, recouvrant peu à peu l'Europe, a prétendu, pendant un temps, se glorifier, ne s'est appuyé que sur la négation, la méconnaissance ou l'ignorance des autres cultures.

À partir du xv^e siècle, et plus encore dans les siècles suivants, les navires d'Europe essaient à travers le monde, exportant des éléments de sa culture en des terres jusqu'ici inconnues, sur les côtes africaines, dans le nouveau continent américain, dans l'extrême Asie et dans le Pacifique. En se combinant avec des éléments indigènes, la culture d'Occident produit un métissage qui préserve en partie les cultures propres. C'est une occidentalisation partielle qui ne se confond pas avec l'Occident. Les cultures indigènes se réintroduisent subrepticement dans la culture dominante, généralement installée sous la contrainte, comme en Amérique du Centre et du

Sud, ou reprennent tous leurs droits comme en Inde, en Chine ou au Japon. Le cas de l'Amérique du Nord est particulier : ce sont là des colons, venus des îles Britanniques, qui s'installent pour y demeurer et pour former des noyaux expansifs. Les résultats de cet essaimage n'altèrent pas la culture occidentale, mais l'évolution interne de ces pays les amène à se développer dans des directions qui leur sont propres. Les États-Unis d'Amérique, qui ont pu obtenir leur indépendance dès la fin du XVIII^e siècle, sont bien une excroissance de l'Europe et participent de la culture européenne, dont ils tendent à prendre le *leadership* au cours du XX^e siècle et à en représenter le rempart défensif le mieux armé. On retrouve donc naturellement, au temps de la guerre froide, l'inaltérable division entre l'Occident, comprenant l'Amérique et l'Europe occidentale et le « bloc de l'Est » Mais de naissance récente, d'origine prioritairement anglo-saxonne, de religion chrétienne sous sa forme protestante, avant de se diversifier sous l'effet de migrations ultérieures, les États-Unis ne peuvent représenter qu'une part de cette culture européenne, devenue occidentale, celle de la modernité, avec l'apport des Lumières, de la Liberté, de l'organisation démocratique, des valeurs liées au développement scientifique et technologique. Les racines anciennes et la mentalité des pays autres que ceux du bloc anglo-saxon, parvenu à son évolution moderne, leur restent en partie étrangères. Le problème qu'ils créent dans la notion d'Occident, est lié à leur puissance, qui leur assure une supériorité réelle et à partir de là un sentiment de supériorité, comme autrefois les pays d'Europe, qui peut se transformer en arrogance. C'est la source de malentendus et de divergences qui n'altèrent pas cependant l'essentiel de l'apport culturel européen. C'est pourquoi nous garderons la place qui lui revient à cette forme d'extrême Occident originel, qui tend à devenir — en tout cas, il le réclame — depuis le siècle dernier, le centre de la culture occidentale moderne. Le comportement suicidaire de l'Europe, avec les terribles saignées des deux guerres mondiales, et l'oubli de ses valeurs fondamentales, à travers des régimes dictatoriaux sans référence humaniste, en est en grande partie responsable. Mais nous ne pourrions en tenir compte qu'à partir de

INTRODUCTION

son apparition historique. L'histoire de l'Occident commence bien plus tôt : c'est celle de la désormais « vieille » Europe, qui n'est vieille que par rapport à ce « nouveau monde ».

En suivant l'ordre historique d'émergence des idées et des valeurs de la culture occidentale, nous commencerons donc, naturellement, par traiter de la naissance et de la progression de cette culture à partir de ses racines européennes, en entraînant dans son sillage, lorsqu'on entre dans l'ère de la modernité, les pays extra-européens, dont en première place l'Amérique du Nord, qui en ont développé, d'une manière plus exemplaire et plus sereine que dans l'Europe moderne, des ferments de puissance et de solidité, avec de notables inflexions liées à leur devenir propre.

PRÉCAUTIONS ET PRINCIPES PRÉLIMINAIRES

Peut-on légitimement parler d'une culture européenne ?

La notion de « culture européenne » exige quelques précautions d'emploi en raison des tentatives indues d'appropriation qui ont pu en être faites dans les siècles passés, y compris dans celui qui s'est tout juste achevé depuis quelques années. Tout le problème réside dans la pertinence d'emploi du singulier : « la » culture européenne ne peut être qu'une propriété collective, dont aucun membre de la collectivité ne peut s'attribuer totalement l'apanage. En outre, le principe unitaire qui préside à l'élaboration du singulier n'est pas le mieux approprié pour en comprendre la nature : les tentatives d'unification, politiques ou idéologiques, autour desquelles on a voulu forger ce concept, se sont révélées illusoire ou arbitraires.

L'échec des impérialismes

Le mot a servi de couverture à une politique impérialiste à dénominateur ethnique — race blanche, souche « aryenne », peuples

« indo-européens » —, slogans à l'usage de la plus monstrueuse d'entre elles. Edgar Morin, dans *Penser l'Europe*, nous confie : « Longtemps je fus européen. J'avais été résistant. Pour moi, pour nous, l'Europe était un mot qui ment. J'avais combattu ce que Hitler avait appelé "l'Europe nouvelle". Je voyais dans "la vieille Europe" le foyer de l'impérialisme et de la domination plutôt que celui de la démocratie et de la liberté ». L'Europe n'a que trop connu cette musique. Tout dénominateur ethnique entraîne cette illusion purificatrice qui se traduit concrètement par des « purges ». Les Messieurs Purgon de la purification ethnique n'ont guère réussi, comme celui de Molière, qu'à tuer le malade et, pour reprendre la formule d'un rescapé d'un autre massacre purificateur (en l'occurrence, celui de la Saint-Barthélemy, dont parle Henri Estienne après coup), qu'à « rendre bossus les cimetières ».

D'autres tentatives politiques ont été menées au nom d'un fantasme, qui s'est révélé n'être qu'un fantôme : celui de l'« Empire ». En arrière-plan, se profile l'image glorieuse de l'Empire romain, arbitrairement pérennisé ou artificiellement ressuscité sur d'autres bases, avec lesquelles il n'a plus grand-chose à voir. Ce fut l'emblème récupéré par les Francs, puis par des princes germaniques, par Charles Quint et, nouvel avatar ironique, par Napoléon. Mais l'Europe territoriale hérite en fait de deux empires : celui d'Occident et celui d'Orient. On connaît les réactions des pays de l'Orient européen aux tentatives impérialistes occidentales : les barons « francs » des Croisades n'ont pas laissé le souvenir de libérateurs dans les territoires chrétiens d'Orient, et l'évêque de Rome n'a jamais pu s'imposer comme maître des Églises d'Orient. Rome n'est plus que Rome, Byzance passe à Moscou lorsque survient un troisième larron à partir du xv^e siècle, un César asiatique, le Grand Khan mongol devenu le sultan des Turcs ; le Kaiser, le Czar et lui s'efforcent tour à tour et autant qu'ils peuvent, de se partager les dépouilles des moindres peuples. Le manteau de César n'est plus que lambeau de pourpre ensanglantée. Le césarisme fut aussi une illusion unitaire.

La notion de Chrétienté recouvre-t-elle l'ensemble européen ?

Enfin (et ici, le cas est plus sérieux) l'Europe a été identifiée à la notion de « chrétienté ». La chrétienté définit au Moyen Âge l'ensemble des peuples qui ont adopté, sous une forme ou sous une autre, le christianisme et pris pour emblème la croix à des usages, il est vrai, très divers. Ce serait l'équivalent de l'*Oumma*, notion symétrique du côté musulman. Le mot *Europenses* apparaît, de manière symptomatique, pour la première fois, dans un texte d'Isidore le Jeune (769) relatant la bataille de Poitiers (732), où il désigne l'ensemble des forces franques face au camp adverse. Mais il s'agit là d'un rassemblement momentané et circonstancié. Si, au niveau de la croyance, on peut évoquer une « culture chrétienne » comme majoritaire et dominante, il convient également de tenir compte des sécessions et des rivalités au niveau des Églises : longue procession d'« hérésies » au début de l'ère chrétienne, sécession de Rome par rapport à l'œcumène et séparation des Églises orientales qui, après une série de divergences, prit forme effective en 1054, « grand schisme d'Occident » (1378-1417) intérieur au catholicisme, fracture des Réformes dans le territoire occidental. L'époque moderne voit en outre naître des types de pensées qui se veulent indépendantes de la conviction religieuse, et s'implanter ou se réimplanter sur le territoire européen des croyances extérieures au christianisme. Le principe unificateur religieux, qui a joué un rôle évident pendant des siècles, jusqu'à créer parfois le sentiment triomphaliste d'une impossibilité de penser « autrement », ne peut être utilisé, de manière sérieuse, dans le monde actuel. Il reste cependant un fait : c'est que « penser l'Europe » ne peut éluder le fait culturel dans l'image qu'on peut s'en faire et dans la réalité qu'on veut en construire.

Conclusion et pause méthodologique

Les composantes ethniques, politiques et confessionnelles jouent néanmoins un rôle dans l'Europe, à condition de les saisir dans leur

manifestation pluraliste. Il y a une mosaïque de peuples, une diversité de nations, une pluralité de confessions et de modes de pensée, qui définissent des cultures. Toute négation de ce pluriel initial ne peut susciter que des ambitions illusoires et des conflits interminables. La question est dès lors de savoir si les cultures de l'Europe permettent de dessiner le portrait-robot d'une culture européenne. Il ne s'agit pas de ressusciter arbitrairement une impossible et dangereuse unité, mais de prendre en compte la situation de pluralité, en essayant de voir s'il est possible d'y déceler des principes d'harmonisation et de convergence.

Éléments d'une terminologie

Avant de poursuivre, résumons ici quelques éléments d'une terminologie des études sur l'imaginaire. Roland Barthes a appelé « mythologies » (M1) le réseau d'images constitué autour d'un objet usuel, qui prend ainsi place parmi les symboles du quotidien (mythologies du réfrigérateur, de l'emballage plastique ou du transistor). Lorsqu'on a affaire à des symboles qui s'enrichissent d'un sens collectif et contribuent à définir une identité communautaire, comme des emblèmes nationaux ou des héros fondateurs, leur mise en histoire, raccrochée à quelques figures essentielles que l'on peut appeler archétypes, s'organise en un mythe (M2) (mythe d'Énée, de Thésée ou de l'Atlantide). L'ensemble des mythes constitutifs d'une nation ou d'une culture prend à nouveau le nom de mythologie (M3), dans son usage le plus courant (mythologies grecque, celte, germanique, slave, etc.). On donnera à nouveau le nom de mythe (M4) à l'ensemble des principes structurants d'une mythologie. On peut ainsi parler d'une mythologie de la France qui raconte imaginativement la formation d'une nation, des Gaulois au gaullisme, et d'un mythe français à partir de la définition de ses principes supposés moteurs comme « Liberté, égalité, fraternité » ou « Déclaration des droits de l'homme ». Il s'agit très exactement d'un mythe, forme élaborée de l'imaginaire et reçue par consensus collectif, mais démenti éventuellement par l'histoire en diverses circonstances, ce qui signe par là son caractère imaginaire et